

**Examen de la question médico-politique: si l'usage habituel de caffè est avantageux ou doit être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé. S'il peut se concilier avec le bien de l'etat dan les Provinces beligiques; ou s'il est nuisible & contraire à tous égards? ... / [N.F.J. Eloy].**

### **Contributors**

Eloy, N. F. J. 1714-1788.

### **Publication/Creation**

Mons : H. Hoyois, [1781]

### **Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/gyscvrm7>

### **License and attribution**

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>



Rare

C. II. h

21656/13

Un soir, j'étais rêveur : la lune douce et blanche  
 Sur le fleuve épanchait ses douteuses clartés ;  
 L'herbe disait au flot : Dans l'ordre Dieu s'épanche ;  
 Mais tu viendras toujours, épris de mes beautés,  
 Caresser en pleurant ma tige qui se penche  
 Pour s'unir à tes voluptés ;

L'oiseau dormait, couvrant de son aile pudique  
 Ses petits nés d'hier ; l'air était parfumé ;  
 La tulipe fermait sa corolle magique ;  
 La rose s'exhalait ; le lilas embaumé  
 Posait ses pâles fleurs sur la muraille antique  
 De mon parlerre bien-aimé ;

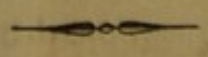
L'œil tourné vers le ciel resplendissant d'étoiles,  
 Je murmurais tout bas : Diamants merveilleux,  
 Navires éternels, dans vos immenses voiles  
 Emportez-vous la vie en des champs plus heureux ?..

Quand soudain une voix forte et désespérée  
 Cria : Victor ! Victor !  
 Hélas ! c'était la voix de ma mère adorée,  
 Pleurant son époux mort !

I.

*A ma Mère.*

**VERSES.**



**poésie.**

**EXAMEN**

**DE LA**

*QUESTION*

**MÉDICO - POLITIQUE.**

LEX AMEN

1848

W. ESTON

PHOTO-LITHOGRAPH

# EXAMEN

DE LA

QUESTION

## MÉDICO-POLITIQUE :

*Si l'usage habituel du Caffé est avantageux ou doit être mis au rang des choses indifférentes à la conservation de la santé ; s'il peut se concilier avec le bien de l'Etat dans les Provinces Beligues ; ou s'il est nuisible & contraire à tous égards ?*

PAR N. F. J. ELOY,

Conseiller-Médecin de feu S. M. le Duc CHARLES ALEXANDRE de Lorraine & de Bar &c. &c. &c. Médecin-Pensionnaire de la ville de Mons, Correspondant de la Société Royale de Médecine de Paris.

---

*Laudatur ab his, culpatur ab illis.*  
HORATIUS, Lib. I, Serm. II.

---



A M O N S ,

Chez H. HOYOIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Clef.

[1781]

THE AMERICAN

OF ALL

QUESTIONS

AMERICAN ROBOTIQUE

de la question de la robotique  
et de son application  
dans l'industrie  
et dans la vie  
sociale



PAR M. L. BLOCH

Éditions de la Librairie de la Faculté de Médecine  
de Paris, 1920

Imprimé par la Librairie de la Faculté de Médecine  
de Paris, 1920

1920

THE AMERICAN ROBOTIQUE



# DISCOURS

## *PRÉLIMINAIRE.*

**N**ous ne manquons point d'Auteurs qui ont parlé de l'Histoire Naturelle du Caffier ; mais il y en a peu qui aient écrit impartialement sur les propriétés de la boisson qu'on prépare avec son fruit. Les effets qui peuvent en résulter, méritent cependant la plus grande considération , & s'il fut jamais nécessaire d'en examiner les suites , c'est dans ce moment ; car le Caffé fait aujourd'hui les délices de toutes les conditions ;

11 DISCOURS

la tyrannique habitude leur a même imposé la loi d'en prendre journellement , soit pour dissiper le mal-aïse qu'on attribue à sa privation , soit pour prévenir ou guérir les maux dont on le croit le seul antidote. Mais la classe moyenne , & plus encore la classe inférieure du peuple , étend l'usage du Caffé bien au-delà de ces premières vues ; un grand nombre dans celle-là , & la plupart des individus de celle-ci n'ont presque d'autre boisson que la liqueur qu'on en tire. Cette manie s'est répandue , comme épidémiquement , dans l'une & dans l'autre de ces classes d'habitans de

## PRELIMINAIRE. *ij*

notre Province ; auffi est-il difficile de trouver des termes assez énergiques pour exprimer leur passion pour le Caffé : à la ville , & même à la campagne , on en fait un usage autant abusif qu'il est universel. Le peuple en prend plusieurs fois le jour , pour remplacer la bière qui lui paroît trop chère ; mais il se trompe en se conduisant ainsi ; car il se prive maladroitement d'une boisson qui lui donneroit des forces & le soutiendrait dans le travail , sans comprendre que les fraix accumulés de sa prétendue économie équivalent sûrement , surpassent peut-être la dépense

qu'il feroit pour se procurer la juste quantité de bière qu'il boiroit à ses repas.

Toute foible que soit la teinture du Caffé, dont l'usage est si répandu parmi le peuple, cette qualité ne peut fervir d'excuse à son inconduite, puisqu'elle est par elle-même préjudiciable à la fanté. Que fera-ce donc, si l'on fait entrer en considération la quantité de Caffé dont le peuple s'abreuve? Déjà excédente le matin, elle l'est encore plus à la suite de son dîner qui n'est mouillé par aucune boisson, parce qu'on s'attend de suppléer à ce défaut par le Caffé qui doit le suivre.

## PRELIMINAIRE. v

Quelque extravagante que soit la bizarrerie de cet arrangement , le peuple est fort éloigné d'y renoncer. Son penchant pour le Caffé est dégénéré en passion ; le sexe sur-tout ne veut point s'en abstenir. N'importe que la guerre des Anglois avec nos voisins ait rehaussé le prix de cette marchandise , les femmes du peuple sont toutes disposées à sacrifier les besoins les plus indispensables à leur goût dominant.

Un abus aussi général ne peut manquer de donner atteinte à la santé & de répandre à la longue beaucoup d'amertume sur la vie de cette portion d'hom-

## vj DISCOURS

mes , dont les bras sont destinés au travail ou à la défense de la Patrie ; & cette réflexion seule auroit suffi pour m'engager à écrire , si le même abus n'influoit encore sur la perception des revenus publics. Mais la tâche que je me suis imposée ne se borne point à ces premiers objets ; j'ai également en vue les autres classes de citoyens , & particulièrement celles qui se distinguent dans l'ordre civil , soit par le rang qu'elles y tiennent , soit par les emplois qu'elles occupent , soit par les fonctions qui demandent plus de dépense des forces de l'esprit que de celles du corps. La plupart

PRELIMINAIRE. vij  
de ces classes d'hommes font  
aussi dans le cas de la réforme  
par rapport au Caffé ; c'est au  
mauvais usage qu'elles en font ,  
qu'on peut attribuer cette foule  
de symptômes nerveux qui les  
prive des agrémens de la vie.  
Je pourrois dire avec *Horace* ,  
Livre III, Ode VII.

*Hoc fonte derivata clades  
In proceres , populumque fluxit.*

Dans le dessein de rendre  
mon Ouvrage plus instructif &  
par-là plus intéressant , j'ai cru  
devoir rappeler , dans ce Dis-  
cours , les circonstances princi-  
pales de l'Histoire du Caffier &  
de ses fruits , donner même le

viii DISCOURS

résultat de différentes analyses que la Chymie a faites de ces derniers. D'après ces notions préliminaires, on sentira mieux les vérités répandues dans le corps du Mémoire destiné à l'examen de la Question proposée, & il sera plus facile d'apprécier à sa juste valeur le bien & le mal qu'on dit du Caffé, ou qu'on se croit en droit de dire.

Le Caffier vient originairement de la haute Ethiopie, où il a été connu de tems immémorial; il y est même encore cultivé avec succès. Son fruit est beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & presque aussi parfumé que celui

## PRELIMINAIRE. j<sup>x</sup>

qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie heureuse, vers la fin du quinzième siècle, & qui est si réputé aujourd'hui sous le nom de Caffé Moka. L'arbre qui le produit, croît dans le territoire de Betelfagui, ville du Royaume d'Yemen située à dix lieues de la mer rouge, dans un sable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, sur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout; celui qui croît sur les lieux élevés, est plus petit, plus verd, plus pesant, & généralement plus estimé.

Le Caffier, qui est nommé *Fasminum Arabicum lauri fo-*

x DISCOURS

*liô* par les Botanistes, s'élève jusqu'à la hauteur de quarante pieds, mais sur un tronc dont le diamètre n'excède pas quatre à cinq pouces. Au rapport de M. *Valmont de Bomare*, dans son Dictionnaire d'Histoire Naturelle, cet arbre porte des branches souples, couvertes d'une écorce blanchâtre, fort fine. Ses feuilles sont opposées deux à deux, & rangées de manière qu'une paire fait une croix avec une autre paire: elles ont quelque ressemblance avec celles du laurier ordinaire: elles sont toujours vertes, lisses & luisantes au dessus, pâles en dessous:

## PRELIMINAIRE. xj

elles font fans odeur & d'une faveur d'herbe. Ses fleurs for- tent des aisselles des feuilles au nombre de quatre ou cinq: elles font blanches, quelque- fois d'un rouge pâle, odoran- tes, d'une seule piece, en for- me d'entonnoir, partagées le plus souvent en cinq décou- pures, comme le Jasmin d'Es- pagne. Le pistille se change en un fruit ou baie molle, verte d'abord, ensuite rouge, & en- fin d'un rouge plus obscur lorf- qu'elle est dans la parfaite ma- turité, de la grosseur d'un bi- garreau, ayant à son extrêmité une espèce d'ombilic. La chair de ce fruit est mucilagineuse,

pâle , d'un goût fade : elle sert d'enveloppe commune à deux coques minces , ovales , étroitement unies par l'endroit où elles se joignent , & qui contiennent chacune une demi-fève ou semence , d'un verd pâle ou jaunâtre , ovale , voûtée par le dos , platte du côté opposé , & creusée de ce même côté d'un fillon assez profond. On recueille deux ou trois fois l'année des fruits mûrs & on les fait sécher : on voit en toutes les saisons des fruits & presque toujours des fleurs sur le Caffier.

C'est-là ce grain si connu sous  
le

PRELIMINAIRE. xiiij

le nom de *Caffé*, & dont les seuls habitans d'Yemen, qui fournissent le Moka, débitent tous les ans pour huit millions, sept cens quatre-vingt-cinq mille livres. Le marché général est à Betelfagui, où s'achete tout le *Caffé* qui doit sortir du pays par terre; le reste est porté à Moka qui en est éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports les plus voisins de Lochia & d'Hodeida. L'exportation totale peut être évaluée à douze millions, cinq cens cinquante mille livres pesant chaque année.

Le *Caffé* Moka ou du Levant a les fèves plus petites que les

autres espèces connues ; lorsqu'elles ont passé au moulin qui les dépouille de la peau fine qui les couvre, elles ont une couleur jaunâtre & font de bonne odeur. Il est à propos de remarquer qu'il y a du Caffé Moka de trois qualités. La meilleure, appelée *Bahouri*, est réservée pour le grand Seigneur & le ferrail ; les deux autres, qui sont le *Saki* & le *Salabi*, se débitent en Arménie, en Perse, en Arabie, sur la côte d'Afrique, dans l'Indostan, aux Maldives & en Europe.

Les Hollandois ont essayé de cultiver le Caffé à Batavia & il y a réussi. Sa semence qui

## PRÉLIMINAIRE. xv

est plus grosse & plus blanchâtre que le Moka, est connue sous le nom de Caffé Java ou d'Orient.

Le Caffé de Surinam, colonie Hollandoise de l'Amérique dans la Terre ferme, est de couleur verdâtre & de différente grosseur.

L'Isle de Bourbon, en Afrique, produit un Caffé blanchâtre, allongé, inodore & bien inférieur à celui d'Arabie. Le Caffé de la Martinique ou des Isles est encore de moindre qualité; il est verdâtre, & il a l'odeur & le goût un peu herbacés.

On appelle Caffé mariné ou

avarié , celui qui a été mouillé d'eau de mer dans le transport : de tel endroit qu'il vienne , on n'en fait point de cas , à cause de l'acreté saline que la torréfaction ne parvient jamais à lui ôter.

L'usage du Caffé , maintenant répandu dans toute l'Europe , étoit inconnu dans cette partie du globe avant le seizième siècle ; c'est aux marchands Vénitiens qu'on en doit l'introduction en Italie. Cet usage passa bientôt en Allemagne , car il y étoit déjà assez commun vers le milieu du même siècle. La France tarda bien davantage à tirer parti du Caffé ,

PRELIMINAIRE. xvi;

soit dans son commerce, soit pour augmenter le luxe des tables; Marseille est la première ville de ce Royaume où l'on ait vu de ces semences étrangères en 1644, mais on ne les connut presque point à Paris avant l'année 1669. L'Angleterre fut plus empressée à se procurer ces fèves; & comme on y apprit en même tems la méthode de les employer en décoction, le goût que le public prit pour cette liqueur, engagea quelques habitans de Londres à la tenir toujours prête dans des boutiques ouvertes, connues aujourd'hui sous le nom de *Caffé*. L'éta-

blissement de la plus ancienne, date de 1652 dans cette capitale, où l'on en compte maintenant jusqu'à trois mille.

Les premiers Européens qui aient écrit de l'usage du Caffé, étoient Médecins. *Léonard Rauwolff* natif d'Ausbourg en parla dans la Relation de son Voyage au Levant, qui parut en Allemand à Francfort en 1582 ; mais *Prosper Alpini*, de Marostica dans l'Etat de Venise, s'étendit davantage sur cette liqueur dans son Livre des plantes de l'Egypte, pays qu'il avoit parcouru pendant 3 ans, & notamment la partie qui confine avec l'Isthme de Suez, lui-

PRELIMINAIRE. xix  
même voisin de l'Arabie. Ce Médecin revint en Italie en 1584.

De toutes les boiffons qui ont pris faveur, il n'en est pas qui se soit plus universellement répandue que le Caffé; comme il n'est point de Nation qui ne l'ait trouvée à son goût, on la prépare maintenant dans presque toutes les contrées du monde habitable, soit par la décoction dans l'eau, soit par l'infusion des fèves rôties & pulvérisées. La manière de faire le caffé n'a cependant point toujours été la même dans les endroits où l'usage de cette liqueur attrayante est le plus accrédité. Les Arabes ont com-

mencé par piler les grains de Caffé dans un vaisseau de terre, immédiatement après les avoir grillés ; ils y verfoient ensuite de l'eau chaude dans laquelle ils les faisoient bouillir pendant quelques momens, & buvoient cette décoction, sans lui donner le tems de déposer son marc. Mais comme ils ne tardèrent point à se dégoûter du Caffé trouble, ils en firent précipiter les parties les plus grossières au moyen d'un linge humide, dont ils enveloppèrent le vaisseau aussitôt après l'avoir retiré du feu. A cette première précaution ils ajoutèrent celle de laisser la liqueur dans un

## PRELIMINAIRE. xxj

parfait repos , & parvinrent ainfi à l'avoir bien claire ; c'étoit alors qu'ils la verfoient dans les taffes & qu'ils l'édulcoroient avec plus ou moins de fucré , chacun fuivant fon goût.

La plupart des Arabes font leurs délices du Caffé , mais le bonheur de le prendre en nature eft réfervé aux citoyens riches ; la multitude eft réduite à la coque & à la pellicule qui fervent d'enveloppes propres & communes aux fèves. Ces reftes méprifés lui forment une boifson affez claire qui a le goût du Caffé , fans en avoir ni l'amertume ni la force ; on l'appelle *Caffé à la Sultane. Andry,*

Docteur de la Faculté de Paris ,  
a donné le même nom à la décoction du Caffé non grillé; on le fait bouillir dans l'eau pendant un demi quart d'heure au plus , & il en résulte une liqueur de couleur de citron , qu'on boit avec un peu de sucre.

L'usage du Caffé est tellement répandu dans les Provinces de l'Empire Ottoman , qu'il est impossible d'imaginer la consommation qu'en fait une multitude de gens oisifs qui passent toute la journée , soit à boire de cette liqueur , soit à fumer du tabac dans les *Caffés* publics. La consommation n'en est pas moindre dans les Etats des

## PRELIMINAIRE. xxiiij

Princes de l'Europe ; il seroit difficile d'estimer au juste la quantité qu'on y introduit & qu'on y débite. Par l'Edit qui vient de paroître à Berlin au sujet du Caffé , on voit que le Roi de Prusse fixe à la somme de sept ou huit cens mille écus la dépense annuelle que l'importation de ces fèves étrangères occasionne à son peuple. Je ne m'aviserai pas de compter le nombre de balles qui passent chaque année dans les Pays-Bas Autrichiens & qu'on y consomme ; ce nombre doit être bien considérable , puisque les marchands épiciers de Mons vendent journellement au delà de

xxiv DISCOURS

trois cens livres de Caffé brûlé, pour l'usage des habitans qui n'ont point chez eux de ces fèves en provision; & de ce chef, voilà plus de cent mille livres de Caffé qui se vendent annuellement au peuple par petits poids. Mais si l'on ajoute à cette quantité, celle qui résulte de la consommation que font les gens aisés qui ont du Caffé en réserve pour le besoin de leur famille, à quoi ne se monte pas le nombre des livres qui entre chaque année dans cette ville, elle qui n'est que médiocrement grande & passablement peuplée? Je ne crains point le reproche d'exagération dans ce

## PRELIMINAIRE. xxv

calcul ; il est certainement au dessous de la réalité ; encore n'y fais-je point entrer ce qu'il faut de Caffé pour le débit de ces maisons ouvertes qui en portent le nom. Combien de milliers de livres ne s'y consomment-ils pas ?

La manière la plus commune de préparer le Caffé, c'est d'en rôtir & d'en moudre ensuite les fèves, pour en tirer plus parfaitement la teinture, soit par décoction dans l'eau, soit par une infusion momentanée à travers un entonnoir percé de trous & garni intérieurement de papier brouillard ou d'une chauffe de laine. Cette

## xxvj DISCOURS

dernière façon est connue sous le nom de *Caffé à la minute*. On corrige l'amertume de la liqueur avec du sucre ; d'autres y ajoutent encore du lait ou de la crème.

Quand l'usage du Caffé commença à se répandre, la classe inférieure du peuple fut aussi empressée d'en tâter, que les personnes d'un rang plus relevé ; mais comme elle ne put pas toujours faire face à la dépense que l'usage habituel de cette liqueur entraîne après lui, elle eut recours à différentes expériences sur certains grains & légumes, pour tâcher de trouver un moyen qui lui

PRELIMINAIRE. xxviij

tint lieu des fèves étrangères qu'elle cherchoit à remplacer. Le peuple a employé les haricots blancs, rôtis & pulvérisés, & il a été d'autant plus flatté de sa découverte, que leur décoction approche de celle du Caffé, tant pour le goût que pour l'odeur: mais ces qualités apparentes ne lui en imposèrent pas long-tems, parce qu'il s'apperçut que la nouvelle liqueur nuisoit à l'estomac & caufoit des maux de tête.

Dans la suite des tems, on a trouvé que le feigle brûlé avec une quantité suffisante d'amandes, & bouilli plus long-tems que le Caffé ordinaire,

xxviiij DISCOURS

donnoit à l'eau quelque chose du goût, de l'odeur & des autres qualités de ce dernier. C'est le *Caffé à la Paysanne* de *Gaspar Neumann*, Médecin de Berlin, qui est mort en 1737. *Friedel*, autre Médecin Allemand, propose un café fait avec parties égales d'amandes douces & amères qu'il rôtit après en avoir ôté la peau. Mais la liqueur qui résulte de la décoction de ce mélange dans l'eau, approche si peu des qualités du Caffé, que bien loin de flatter le goût de ses partisans, elle semble avoir été inventée pour corriger l'habitude d'en prendre par l'aversion qu'elle inspire. On

## PRELIMINAIRE. xxjx

On a encore imaginé différens autres moyens pour remplacer les fèves qui nous viennent de l'étranger. Celui qui a le mieux réussi, est la racine de chicorée amère, découpée par petits morceaux, séchée lentement au four, rôtie ensuite & moulue, pour être employée en guise de Caffé, en la mêlant par moitié avec lui.

Les marchands qui vendent en débit le Caffé brûlé, passent un peu de beurre dans la poele, afin de rendre aux semences surannées une partie du goût qu'elles ont perdu par la vétusté. Cette pratique est condamnable à tous égards. Mais

ceux de ces marchands qui torréfient de bonnes fèves avec une addition de cassonade, n'altèrent point la qualité du Caffé; tout au contraire, la caramelle qui se forme à la surface des grains & les enduit d'une croute mince, sert de barrière aux principes les plus volatils qui s'échappent si abondamment, lorsqu'on brûle le Caffé sans employer cet expédient utile. Je dis utile, car il l'est encore aux marchands, parce que la cassonade fait poids dans le débit, & qu'elle ne coûte point autant que le Caffé, qui souffre d'ailleurs moins de déperdition dans le rôtissoir.

## PRELIMINAIRE. xx<sup>xj</sup>

Après cet exposé succinct de l'histoire du Caffé & de sa préparation, il est nécessaire de passer à l'analyse de ses principes, puisqu'on ne peut apprécier leurs effets sur le corps de l'homme, sans connoître les propriétés dépendantes de leur nature. Ce sont les conséquences qui résultent de ce détail, qui viennent à l'appui de l'opinion qu'on doit se former sur l'usage habituel du Caffé.

La plus simple de toutes les expériences qu'on puisse faire pour juger de la qualité du principe dominant dans le Caffé, est celle qui se répète tous les jours, lorsqu'on en brûle les

xxxij DISCOURS

femences à feu nud. Leur huile volatilifée par la chaleur s'éleve au travers des ouvertures que laisse la poele la mieux fermée, frappe défagréablement les yeux par son acreté, qui les irrite, & plus défagréablement encore les poumons qu'elle agace par une toux importune, à laquelle se joint bientôt l'oppression la plus violente, si l'on ne s'empresse de respirer un nouvel air. Gardons-nous d'attribuer ces accidens aux vapeurs des matières combustibles qui échauffent la poele; c'est dans la nature de celles qui s'élèvent du Caffé brûlé, qu'il faut en chercher la cause.

## PRELIMINAIRE .xxxiiij

La torrédaction développe l'huile de ces fèves étrangères en si grande abondance, que le papier sur lequel on les jette au sortir du tambour, ne tarde point à être imbibé de cette huile.

Tout simple que soit ce procédé, il prouve bien clairement que le Caffé abonde en huile; or il est connu en Chymie que toutes les substances végétales qui en contiennent, prennent l'odeur de brûlé, ou l'empyreume, lorsqu'elles subissent l'action d'une chaleur vive, sur-tout dans les vaisseaux clos. Cette odeur est même tellement propre aux huiles brûlées,

## xxxjv D I S C O U R S

qu'aucun corps n'est susceptible de la contracter , qu'autant qu'il est huileux. Il est vrai que la teinture de Caffé rôti ne frappe point le goût ou l'odorat par une qualité manifestement empyreumatique , puisqu'on boit cette liqueur avec plaisir ; cependant il n'est pas possible que le degré de torrédaction que les fèves ont subi dans un tambour exposé au feu nud , n'ait changé le caractère naturel de leur huile. En effet , elle n'a pu s'élever & se volatiliser par la chaleur , sans être altérée , c'est-à-dire , sans perdre la qualité douce & onctueuse des huiles grasses. Semblable au beurre

## PRELIMINAIRE. xxxv

dont cette qualité fait tout le mérite, elle a roussi ou bruni au feu; & tout ainsi que le beurre qui a éprouvé un degré de chaleur trop vif ou trop long-tems continué, elle fait sur l'organe du goût une sensation qu'on ne trouve agréable, que par la raison qu'elle est excitée par un principe acrimonieux.

En convenant que l'huile du Caffé n'a point pris dans la poele un caractère tout-à-fait empyreumatique, je suis éloigné de croire qu'elle ne s'y soit pas assez dénaturée pour devenir nuisible. Mais comme il ne s'agit point de donner ici les preu-

xxxvj DISCOURS

ves de cette assertion , je passe à l'exposé des analyses qu'on a faites du Caffé , me réservant de voir , en son tems , si l'on peut en conclure quelque chose de plus favorable. Suivant *Geoffroy* dans son *Traité de Matière Médicale* , à l'article où il parle des végétaux exotiques , on a retiré de trois livres de Caffé crud , distillé par la retorte :

4 onces , 5 gros & demi de phlegme limpide , inodore & presque insipide ;

2 onces , 5 gros & 18 grains de liqueur aigrelette , d'un goût tant soit peu âpre ;

12 onces , 3 gros , 48 grains d'une liqueur , soit acide , soit

## PRELIMINAIRE. xxxvij

d'une acreté alcaline , d'une odeur empyreumatique & d'un goût amer ; 8 onces, 2 gros, 66 grains d'huile épaisse qui approchoit de la consistance de la graisse.

La masse qui s'est trouvée dans la retorte, pesoit onze onces, un gros ; & cette masse ayant été calcinée pendant 33 heures, a donné une once, cinq gros, quinze grains de cendre brune, de laquelle on a tiré par la lixivation :

1 once, 40 grains de sel alcali fixe.

On a perdu huit onces, six gros, douze grains pendant la distillation, & neuf onces, trois

xxxviii DISCOURS

gros , cinquante - sept grains par la calcination. Dans ce travail , comme dans le suivant , chaque livre étoit de seize onces , & chaque gros de soixante-douze grains.

L'Académie Royale des Sciences de Paris a fait une autre épreuve ; elle a soumis à l'analyse le Caffé préparé par l'ébullition dans l'eau. Trois livres de fèves duement torrifiées ont diminué d'un quart ; les deux livres & quatre onces qui restoient , ont été mises en poudre , & on les a fait bouillir légèrement dans soixante-douze livres d'eau claire. La décoction ayant déposé son marc ,

## PRELIMINAIRE. xxxix

elle en fut séparée par inclination & ensuite distillée lentement au Bain Marie. On a obtenu :

60 livres , 9 onces d'une liqueur limpide , d'abord insipide , puis aigrelette , enfin d'une acidité assez forte.

La masse restée dans l'alembic ayant été réduite en consistance d'extrait solide , pesoit dix-sept onces , deux gros. Cet extrait distillé par la retorte a donné :

5 onces , un gros , 60 grains de liqueur acide ;

2 onces , 3 gros , 30 grains d'une liqueur âcre alcaline , avec une certaine portion de sel volatil de même nature ;

**XL DISCOURS**

**1** once , 5 gros , 42 grains  
d'huile épaisse.

La masse restante étoit noire, légère, spongieuse, & pesoit quatre onces, trente-fix grains. On la calcina pendant onze heures & plus, soit au feu de réverbère, soit dans un creuset, & elle demeura toujours noire. Elle donna de la fumée & de la flamme pendant tout le tems de la calcination, & se trouva enfin réduite au poids d'une once, trois gros. Traitée alors par la lixivation, on en obtint 7 gros, 70 grains de sel alcali fixe qui avoit l'odeur & le goût de soufre.

Il y a eu trois onces, six gros,

## PRELIMINAIRE. XLj

quarante-huit grains de perte par la distillation à la retorte, & deux onces, cinq gros, trente-fix grains par la calcination.

De cette analyse de la teinture de Caffé, il résulte qu'une demi-once de fèves torrifiées contient :

1 gros, 68 grains d'extrait épais,  
50 grains environ de sel acide,  
8 grains de sel volatil alcali,  
13 grains d'huile d'une consistance presque égale à celle de la graisse,  
8 grains de sel fixe,  
4 grains de terre inerte.

Et delà M. *Geoffroy* conclut que les semences du Caffé brûlé

## XLij DISCOURS

doivent leur énergie principale à une huile grasse empyreumatique, mais fort raréfiée par le mélange des particules ignées qu'elle a reçues dans son sein pendant la torréfaction; énergie qui est d'autant plus active, qu'une combinaison assez notable de sel volatil acrimonieux en augmente les effets.

On peut remarquer ici qu'une seule tasse de Caffé contient tous ces principes, puisque la plupart des gens aisés n'y emploient pas moins d'une demi-once de fèves pour que la teinture soit à leur goût. Je m'arrête; car ce seroit trop me presser que de tirer maintenant,

## PRELIMINAIRE. xliij

de cette analyse, des conséquences favorables ou défavorables à la liqueur dont l'usage a percé dans toutes les classes de la société. Il est vrai que l'analyse doit entrer pour quelque chose dans l'examen auquel on va soumettre cette liqueur; mais comme la constitution particulière des personnes qui se font une habitude journalière d'en boire, augmente, accélère ou diminue les effets dont on la croit coupable, l'impartialité demande qu'on renvoie la décision de la question proposée, au tribunal de la Raison & de l'Expérience.

Je ne ferai pas long dans l'ex-

position des motifs qui doivent porter ces deux juges à se décider pour ou contre l'usage habituel du Caffé. La cause de cette liqueur demande d'être instruite le plus sommairement qu'il est possible , afin de ne point trop grossir le volume qui en contient le détail , & de mettre ainsi toutes les classes des citoyens à même de se le procurer & de le lire. Je manquerois mon but , si j'allois laisser courir ma plume au gré de l'amour propre qu'une production aussi mince que celle-ci ne peut guère flatter : l'intérêt de ma patrie est le seul objet que j'ai en vue ; le remplir est toute mon ambition.



# EXAMEN

D'UNE

QUESTION

MÉDICO-POLITIQUE

*SUR L'USAGE DU CAFE.*

**D**Epuis le tems que le Caffé est connu en Europe & que l'habitude d'en prendre est passée dans toutes les conditions, on n'auroit point vu son usage si généralement répandu, s'il n'eût jamais produit que de mauvais effets. Les hommes, ennemis des choses qu'ils savent leur être nuisibles, auroient bientôt proscriit cette boisson étrangère & l'auroient reléguée chez les peuples qui leur en avoient donné la connoissance, s'ils eussent observé qu'elle étoit toujours dangereuse. Mais d'un autre côté, si cette boisson étoit constamment salutaire, si elle étoit même indifférente à tous les tempé-



ramens, on ne verroit pas tant de gens déclamer contre elle, après en avoir été les plus zélés partisans. Combien d'Auteurs également savans & judicieux ne se sont point encore récriés contre l'usage le plus modéré du Caffé? Combien n'y en a-t-il pas qui l'ont mis au nombre de ces abus destructeurs qui dégradent sourdement la force de l'espèce humaine? Les uns & les autres n'ont rien négligé pour deffiler les yeux du public, & lui faire voir qu'il s'étoit aveuglé sur son plus grand intérêt, en se rendant sourd à la voix de la droite raison, pour n'écouter que celle de son goût dominant.

Ce conflit d'opinions discordantes semble n'avoir fait qu'une impression passagère sur le public; il est encore à se décider sur le parti qu'il doit prendre, & dans l'entretens, il continue l'usage de la liqueur attrayante que tant de bouches ont préconisée. L'ascendant que doit avoir sur un particulier le cri de toute une nation, m'a presque fait croire qu'on avoit poussé trop loin le doute qu'on a formé sur les propriétés du Caffé; mais la réflexion m'a convaincu que la boisson qu'on prépare avec ces fèves étrangères, ne doit point être mise dans la classe des choses indifférentes, c'est-à-dire, qu'elle ne peut être regardée sous ce point de vue à l'égard de tous les tempéramens. Cette façon de penser est assez modérée pour qu'on me la passe; & comme je me propose de ne la développer qu'avec la plus grande impartialité,

j'espère de faire sentir à mes concitoyens combien leur aveugle passion pour le Caffé est préjudiciable à la plupart d'entr'eux.

Je ne veux rien cacher de ce qui a été dit pour ou contre ces semences dont l'usage est si répandu ; & pour m'acquitter pleinement de ce devoir indispensable à tout Ecrivain sincère , je vais passer en revue les opinions des hommes célèbres qui ont parlé contradictoirement de leurs effets.

Si d'une part je prête l'oreille à la voix de ceux qui ont étudié la structure du corps humain, l'économie de ses fonctions, l'influence que les plantes profitables ou nuisibles ont sur le mécanisme qui les entretient, j'entends plusieurs d'entr'eux condamner nettement l'usage du Caffé, & les autres recommander de ne s'y livrer qu'avec la plus grande modération. Ils en ont donc senti le danger.

Mais lorsque je vois cette boisson hautement préconisée par des hommes également respectables, je ne puis me cacher qu'il faut qu'elle ait de grandes qualités en bien comme en mal, pour diviser ainsi les esprits.

Si d'abord l'on fait attention, qu'il faut un motif pour tirer les fèves de Caffé des climats fort éloignés ; pour que mille bras, pour que la terre & l'onde soient occupés à nous en transmettre d'immenses provisions ; pour qu'on n'épargne ni soins ni dépenses dans la préparation d'une liqueur que toutes les nations ont trouvée délicieuse ; on est

presque tenté de croire que ce motif n'est autre, que la persuasion où l'on est que cette même liqueur est généralement utile & salutaire. Pourroit-on en douter, après que ses partisans ont établi en principe que les propriétés principales du Caffé dépendent d'un extrait gommeux impregné de parties huileuses, fixes & volatiles, sensibles à la vue & au goût, qui se dégagent des semences qu'on fait rôtir, & qui se combinent avec l'eau, pendant l'infusion ou la décoction. Suivant eux, le Caffé tient de la vertu délayante de l'eau chaude, possède les qualités émollientes & modérément nourrissantes des substances farineuses, aiguillonne les fibres & réveille les esprits animaux par son activité volatile, contient un savon naturel, résultant de l'union de ses molécules huileuses & salines, dont la propriété résolutive & détersive se communique à la masse du sang au moyen de l'eau qui en est chargée. Et delà ils concluent que le Caffé fortifie l'estomac, anime, favorise & accélère la coction des alimens, appaise la chaleur qui accompagne l'indigestion, aiguise l'esprit, chasse la mélancholie, éloigne le sommeil, dissout les humeurs épaisses, contribue à l'apparition des regles, fait couler les urines, rend le ventre plus libre, augmente le mouvement intestin du sang, dissipe les maux de tête qui naissent de la congestion de ce liquide, & contribue à le détourner vers les parties inférieures & les moins nobles.

Je ne m'attacherai point à distinguer ce qu'il y a de vrai d'avec ce qu'il y a de faux dans ces assertions. Les Auteurs les plus modérés dans l'éloge qu'ils font du Caffé, en disent assez de bien, sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'exagération. Philippe-Sylvestre Dufour, Marchand Droguiste de Lyon, à qui Jacques Spon, Médecin de la même ville, communiquoit ses lumières & prètoit sa plume, dit que ces fèves étrangères fortifient l'estomac, dessèchent les humidités du corps, qu'elles sont apéritives, qu'elles rabattent les vapeurs qui montent au cerveau, éveillent, & produisent quantité d'autres bons effets.

Prosper Alpini attribue au Caffé une vertu désobstruante. George Baglivi, Médecin de Rome, le regarde comme un secret infailible pour dissiper cette espèce de mal de tête qui vient du défaut de digestion & qui se fait sentir quelques heures après le dîner.

Nicolas Lefèvre, ce Chymiste François qui a soumis tant de corps à l'analyse, ne doute point que le sel volatil du Caffé ne soit propre à lever les obstructions du cerveau, à dessécher l'humidité superflue de cet organe, à rétablir l'élasticité de ses membranes & de ses vaisseaux affoiblis. Presque tous ceux qui ont vanté l'usage de la boisson qu'on prépare avec les semences du Caffier, ont tenu un pareil langage, sans trop réfléchir que les choses même les meilleures ne sont pas telles pour tous les individus. On pourroit avoir

eu quelque raison de dire que le Caffé convient, en certains tems, aux personnes réplètes, & à celles dont les liquides épaissis par la stagnation circulent trop lentement. Mais toutes les personnes qui font un usage journalier du Caffé, sont-elles dans l'un ou l'autre de ces cas ? Celles que la maigreur défigure, que la bile échauffe, que la dissolution ou l'acrimonie des humeurs incommode, que l'Hypochondriacisme ou l'Hystéricisme tourmente, peuvent-elles impunément se livrer à cette boisson ? Les femmes qui sont sujettes à faire de fausses couches, celles qui perdent trop par leurs regles, les femmes enceintes, les nourrices ; en général, les personnes qui ont le genre nerveux mobile & délicat, qui sont hémorrhoidaires, qui ont de la disposition aux hémorrhagies ou aux maladies cutanées, ne doivent-elles pas renoncer au Caffé pour toujours ? Oui sans doute ; & à ce compte, voilà que la moitié des habitans de nos Provinces est dans le cas de l'interdiction. Un penchant flatteur, contracté par l'habitude, les emporte, il est vrai, vers cette liqueur attrayante que leurs aïeux n'ont point connue ; mais les partisans du Caffé jouissent-ils de cette vigueur mâle qu'avoient leurs pères ? L'abus qu'on en fait a tellement altéré la force du peuple, que les maladies nerveuses lui sont maintenant aussi familières qu'aux personnes élevées dans la mollesse & l'opulence. Jusqu'aux femmes de la classe la plus inférieure de la société, elles sont atta-

quées de vapeurs, elles dépérissent par les pertes blanches, sans qu'on puisse attribuer ces maux à autre chose qu'à l'usage habituel & excessif du Caffé, à qui on est encore fondé à reprocher la fréquence des maladies bilieuses qui regnent de plus en plus dans nos contrées. On remarque que ces maladies ne cessent presque pas dans les villages où l'abus du Caffé est encore plus grand que dans les villes, pendant que les cantons qui n'en font que peu d'usage, sont moins défolés par ce fléau qui emporte chaque année tant de monde à la campagne.

Ces désastres ne présentent rien d'étonnant; ils sont les suites nécessaires de l'abus qu'on condamne. En effet, l'usage fréquent du Caffé occasionne la dissipation des parties les plus spiritueuses du sang, jette les sulfureuses en dissolution, développe l'acreté des salines, & les met toutes en trouble & en mouvement. Doit-on s'étonner après cela de voir les complexions les plus fortes se détériorer, & le nombre des délicates accroître sensiblement chaque année? Il est vrai que l'excès du Caffé n'est pas le seul qu'on soit en droit de reprocher à notre siècle; la dépravation des mœurs en est un autre qui amoindrit la constitution de l'espèce humaine, & qui ne tardera pas à nous donner des vieillards de trente ans.

Les éloges qu'on a faits du Caffé n'ont pu manquer d'être bien reçus du public; le goût qu'il avoit pris à cette liqueur l'en avoit rendu

lui même le panégyriste. Une sorte d'enthousiasme pour les inventions nouvelles a toujours fait marcher l'illusion à côté du jugement que les hommes en ont porté dans les premiers momens. Il a fallu du tems pour dissiper cette illusion, & pour rendre les oreilles attentives à la voix de la vérité. On s'est d'abord passionné pour le Caffé dans les pays où l'usage de cette boisson s'étoit introduit : tout le monde en appella à son goût, & ce fut sur lui qu'on appuya la preuve des merveilleux effets qu'on lui attribuoit. Prévenus par la folle & dangereuse maxime qui séduit au point de croire que ce qu'on aime ne fait pas de mal, les hommes furent long-tems sans s'appercevoir du tort que le Caffé causoit à leur santé. Il a fallu que des Médecins élevassent la voix pour détromper le public, & lui faire sentir qu'une chose, fût-elle bonne par sa nature, devient toujours mauvaise, lorsqu'on ne distingue point les cas & les circonstances qui en interdisent l'usage.

Willis, ce célèbre Praticien de Londres, mort dans cette ville en 1675, n'a pas contesté que le Caffé pouvoit être utile dans le traitement de certaines maladies de la tête ; mais il a ajouté que ce n'étoit qu'aux personnes d'une constitution froide, dont le sang est aqueux, le cerveau trop humide, & chez qui le mouvement des esprits est foible & languissant. Il a défendu cette boisson à celles qui sont maigres, d'un tempérament bilieux ou mélancholique, dont le sang est

soupçonné d'acrimonie, dont le cerveau est disposé aux engorgemens & le système nerveux trop sensible.

Hoffmann, savant Médecin & Professeur qui s'est distingué à Hall en Saxe jusques vers le milieu de ce siècle, dit que bien des gens ont peine à croire que le Caffé soit préjudiciable à la santé, parce que non seulement les Turcs, mais encore les Allemands, ont coutume d'en boire copieusement tous les matins & immédiatement après les repas. On a cependant, ajoute ce véridique Auteur, tant de preuves des effets pernicioeux dont cette coutume est suivie, qu'on ne peut plus douter que l'usage fréquent & immodéré de cette liqueur ne soit extrêmement nuisible aux personnes foibles, sur-tout aux femmes qu'il jette dans une telle mobilité de nerfs, que l'accouchement ou la plus légère maladie les fait tomber en langueur, & les rend incapables de surmonter les symptômes dont elles sont affligées. Je connois, poursuit-il, quantité de gens à qui l'abus du Caffé a causé un tremblement de mains; il en a précipité d'autres dans une insomnie obstinée, a même affoibli leurs sens; car le Caffé, ainsi que toute espèce de fèves torréfiées, contient une huile qui bien loin d'être balsamique & salutaire, est manifestement nuisible au genre nerveux qu'elle prive bientôt de sa force & de sa vigueur.

Frédéric Slare, Membre du Collège Royal des Médecins de Londres, s'étoit pris de

passion pour le Caffé ; il en fit un usage habituel qui le flatta d'autant plus , qu'il ne tarda pas à s'appercevoir que l'étude lui étoit moins pénible , & qu'il en tiroit des fruits conformes à son goût pour les sciences. Mais ce qu'il gagna du côté de l'aptitude aux opérations de l'esprit , altéra si grandement sa santé , qu'il tomba enfin dans une paralysie dont il ne put se guérir , qu'en abandonnant la boisson qui avoit fait les délices de sa vie jusqu'à cette fatale époque. Cet Auteur rapporte lui-même l'histoire de sa maladie dans l'Épître qu'il a mise à la tête de son Apologie du sucre , qui parut en Anglois en 1715.

Suivant Tissot , c'est au tems de l'introduction du Thé & du Caffé en Europe qu'il faut rapporter la propagation & l'accroissement des maladies nerveuses qui désolent un si grand nombre de ses habitans. La plupart des femmes & des hommes qui en sont atteints , ne peuvent prendre la moindre dose de Caffé , sans éprouver une agitation générale , des palpitations de cœur & quelquefois une tristesse profonde , même un vrai désespoir ; effets diamétralement opposé à celui que ressentent les personnes mieux constituées , lorsqu'elles ont recours à cette liqueur après le repas. Le Caffé aide alors l'estomac à se débarrasser plus promptement du travail de la digestion ; il dissipe la pesanteur , l'engourdissement , le mal-aise , l'espèce d'ennui qui en est la suite. On ne doit cependant point se laisser séduire par l'apparence de ces avantages & se livrer ,

sous ce prétexte , à son goût pour le Caffé. Le parti le plus sage est de mettre dans son dîner toute la frugalité que l'état de l'estomac exige. Si l'on prend soin de ne le point surcharger au delà de ses forces , la digestion ne sera pas laborieuse ; & comme la nature se suffira à elle-même , les secours étrangers lui deviendront inutiles. La santé est un bien assez précieux pour l'acheter au prix de cette privation. Qu'on y prenne garde , on pourroit citer l'exemple de quantité de gens qui ne se sont accoutumés à l'usage du Caffé , qu'en vue d'aider leur estomac sensuel ou famélique dans le travail de la digestion , & que cette liqueur a jetté dans des spasmes dangereux , dans des coliques cruelles , dans la tristesse , & enfin dans une telle mobilité de nerfs , que la plus petite cause morale ou physique leur donnoit un étourdissement effrayant , qui se terminoit quelquefois par des évanouissemens convulsifs.

Le célèbre Tissot ne se borne point à ce que je viens de transcrire d'après ce qu'il dit dans son *Traité des nerfs & de leurs maladies*. Ce Médecin s'élève avec la même force contre l'abus du Caffé dans sa dissertation latine sur la santé des Gens de Lettres. Il y fait d'abord la sortie la plus vive contre le Thé qu'il n'aime pas , & n'épargne guère davantage le Caffé dans la suite du discours. Selon lui , la propriété irritante du dernier affoiblit la vigueur du tempérament ,

parce que la nature n'en peut supporter long-tems l'action, sans tomber dans une sorte d'anéantissement dangereux qui conduit enfin à la langueur & à la mort. Tel est le progrès & la suite des maladies nerveuses, lorsqu'on s'opiniâtre à faire usage des choses qui amoindrissent la force de nos organes les plus sensibles. Ce principe posé par Tissot est incontestable, & c'est sur lui que cet Auteur se fonde pour condamner la coutume de prendre journallement du Caffé; il en relègue sagement les fèves dans les boutiques des Apothicaires, & veut qu'on ne les en tire que pour servir de remède dans la pratique de la Médecine. Il n'a pas de peine à convenir que le Caffé pris, avec précaution, réjouit le cœur, décharge l'estomac de la pituite qui l'incommode, rend la tête plus saine, donne de la gaieté à l'esprit & même de la pénétration; mais il prévient les Gens de Lettres que c'est trop risquer que d'acheter cette pénétration au prix de leur santé. Le desir de multiplier leurs connoissances les engage quelquefois à se livrer à de profondes études pendant le silence de la nuit. L'esprit fatigué par le travail du jour s'appesantit sur les livres; on cherche à l'aiguïser, & pour lutter plus efficacement contre les dispositions au sommeil qui l'engourdissent encore, on a recours au Caffé, & l'on se félicite d'en avoir tiré plus d'aptitude au développement des idées. N'est-ce pas s'exposer à un danger évident, pour courir

après un avantage souvent incertain ? Ne peut-on avoir de l'esprit sans prendre du Caffé ? Homère, Thucydide, Platon, Xénon, Lucrece, Virgile, Ovide, Horace, Pétrone en prenoient-ils ? Cependant les Anciens nous surpassoient autant par la sublimité du génie, que nous les surpassons par les connoissances expérimentales que nous avons acquises dans la Physique.

Van Swieten ne se récrie pas moins contre l'usage de prendre plusieurs fois le jour, tantôt du Thé, tantôt du Caffé ; il avoit été bien à même d'en observer les suites funestes pendant son séjour en Hollande, où cette coutume abusive est si répandue, sur-tout parmi les personnes du sexe. C'est de ce régime qu'il tire les raisons qui rendent aujourd'hui, dans tous les pays qui l'ont adopté, les pâles couleurs si communes, les fleurs blanches si rebelles au traitement le plus méthodique, l'avortement si fréquent, les couches si mauvaises, les affections nerveuses si générales, &c.

Un Professeur de la Faculté de Médecine d'Avignon ( M. Calvet ) proposa, en 1762, la question si l'usage journalier du Caffé est capable de nuire à la santé & d'abrégger la vie ? Il se décide pour l'affirmative dans la plupart des cas ; il se récrie même avec tant de force contre l'abus de cette liqueur asiatique, qu'il ne balance point d'appliquer au Caffier les malédictions qu'Horace a lancées, dans la dixième

Ode du second Livre, contre l'arbre dont  
il avoit pensé être écrasé :

*Ille & nefastò te posuit die  
Quicumque primùm, & sacrilegâ manu  
Produxit, arbos, in nepotum  
Perniciem, opprobriumque pagi.*

C'est-à-dire, quelque soit celui qui t'a planté, arbre maudit, il l'a fait dans un jour malheureux & d'une main sacrilège, pour faire périr ses descendans & déshonorer le hameau.

L'expression est vive, mais M. Calvet n'y trouve rien de trop; car il prétend qu'à l'exception de quelques circonstances particulières, l'usage habituel du Caffé ne peut être que très-nuisible, puisqu'en distendant & en desséchant les parties solides du corps humain, en augmentant le mouvement & l'acrimonie de ses humeurs, en les épaississant par la dissipation de leurs principes les plus volatils, il doit nécessairement occasionner différentes maladies, conformément à la disposition du sujet, multiplier même le nombre de celles qui n'étoient si rares autrefois, que par la raison que la cause qui les rend fréquentes aujourd'hui, n'existoit point encore.

Voilà assez d'autorités pour & contre. Si l'on doute de quel côté la balance doit pancher, qu'on ait recours aux analyses qu'on

à faites du Caffé, & comme leur résultat n'est guère favorable à cette liqueur, on ne tardera point à la condamner ouvertement. En effet, c'est d'une huile qui a été rendue presque empyreumatique par la torrification, que vient en bonne partie le goût fédusifant que les fèves communiquent à l'eau pendant l'infusion ou l'ébullition. L'extrait du Caffé qui est chargé de cette huile n'a point de peine à se dissoudre dans l'eau; & si ce liquide reçoit encore dans son sein la portion d'huile surabondante, c'est que le sel des fèves la rend miscible avec lui.

L'expérience fait voir que notre palais rebute bientôt les choses qui n'ont qu'une faveur fade, & qu'il est plus flatté par celles qui l'agacent sans trop l'irriter. Le beurre tout simplement fondu n'a point un goût bien attrayant; nos organes s'y refusent à raison de la monotonie des sensations: mais lorsque le beurre est plus ou moins bruni, il rend les sauces piquantes & varie les impressions qu'elles font sur la langue. De même, la décoction de Caffé non brûlé n'engage personne à en continuer l'usage, pendant que celle des fèves rôties se fait souhaiter par le parfum qui annonce les qualités relevées, dont ses partisans font leurs délices. J'ai comparé le beurre au Caffé, parce que l'un & l'autre contractent manifestement une odeur d'empyreume, dès qu'ils sont exposés à l'action d'un feu ou trop vif ou trop long-tems continué, & que cette odeur n'a

rien de disgracieux, quand on fait en ménager la force par la graduation ou la durée de l'agent qui change la nature de l'huile de ces deux substances.

De tout ceci il est aisé de conclure que la torrification donne aux principes graisseux du Café une acrimonie qui flatte le goût, mais qui doit être mise au rang des choses qu'un long usage ne peut manquer de rendre nuisibles. Cette raison me paroît suffisante pour défabuser les partisans de cette boisson, & leur faire voir que si elle est quelquefois salutaire, l'habitude d'en prendre tous les jours ne doit être que préjudiciable. D'ailleurs, comme je n'ai rien caché des bons effets qu'on attribue au Café, & que j'en ai exposé les mauvais avec une impartialité d'autant plus équitable qu'elle est exempte de prévention, je ne crois pas qu'il puisse rester aucun doute sur la décision négative du premier membre de la question proposée. Cette idée ne me rassure cependant point; je crains d'avoir trop légèrement appuyé sur les preuves qui doivent faire revenir mes compatriotes de leurs erreurs, & pour ce sujet je vais leur présenter la boisson, dont ils font un si grand usage, sous trois rapports différens. Je la considérerai comme agréable, comme utile & comme pernicieuse, c'est-à-dire, comme assaisonnement des repas, comme médicament, comme une espèce de poison à certains égards & pour certaines personnes.

nes. Que ce terme n'effraie point, ou plutôt qu'on ne s'imagine pas qu'on ne l'emploie que pour intimider. On appelle poison, non seulement ce qui détruit tout-à-coup les principes de la vie; mais encore ce qui les altère, rallentit leur jeu, affoiblit leur mécanisme, en un mot, ce qui cause un désordre dans l'économie animale & qui en trouble les fonctions. C'est dans ce sens que les drogues trop échauffantes, que les médicamens pris sans précaution ou à contretems, les alimens même qui ont un principe trop actif peuvent être mis au rang des poisons lents, dont il ne faut user qu'avec la plus grande circonspection.

On s'appercvra sans doute que je profite, depuis un moment, du travail d'un Auteur anonyme qui a publié, en 1774, un « Discours familier sur le danger de l'usage habituel du Caffé. » Oui j'aime à le suivre dans le petit Ouvrage qu'il a donné; j'en fais volontiers l'aveu & je le rends public, ainsi que la reconnoissance que je lui dois. Avançons.

Le Caffé, dit cet Auteur, devient souvent salutaire aux personnes grasses & replettes, à ceux qui sont exposés à se trouver habituellement à de bonnes tables, à ceux dont la sobriété n'est pas la vertu dominante; en un mot, à tous ceux dont le tempérament robuste est à l'épreuve des liqueurs spiritueuses, & en état de résister au choc des assaisonnemens les plus irritans. Pour tous

ceux-là, le Caffé est un complément du repas, une prolongation de plaisirs, un agent subtil qui réveille leur esprit appesanti par la surcharge de l'estomac, & qui dissipe les vapeurs fuligineuses des vins & des autres liqueurs qui ébranlent la fermeté de la tête. On pourroit leur dire cependant que le Caffé est pour eux un piège séduisant, qu'il les trompe en les entretenant dans leur intempérance journalière; dont rien n'est capable de prévenir les mauvaises suites que le changement de régime. Ne vaudroit-il pas mieux faire chaque jour un repas frugal, que d'être obligé d'emprunter des forces étrangères pour réparer l'abus qu'on fait des alimens; ou pour en diminuer le danger? S'il étoit bien certain qu'on puisse toujours obtenir ces effets, on risqueroit moins de rendre la nature dépendante de l'art; mais comme elle perd indubitablement de son activité, soit par les erreurs du régime, soit par l'expédient auquel on a recours pour en détourner les suites fâcheuses, on doit craindre l'avenir & s'assurer que le tems arrivera où les ressources les plus efficaces seront impuissantes pour la rétablir. Cette affreuse perspective ne devoit-elle pas dissiper l'illusion qui rend tant d'hommes esclaves de l'habitude? Les excès de table & les remèdes qu'on croit y apporter, font vieillir une infinité de gens avant l'âge, & les conduisent à la mort par de longues infirmités.

Voyons maintenant de quelle utilité peut

être le Caffé, & à quel titre on l'a rangé dans la classe des médicamens. Pour le considérer sous ce point de vue, il est nécessaire de passer encore à l'énumération des bons effets qu'on lui a attribués. Son usage, dit-on, est propre à délasser les membres fatigués par des exercices laborieux, en restituant au sang les esprits dont il est trop dépourvu : il purge les restes des mauvais levains d'une digestion imparfaite : il ranime le jeu de la circulation : il rend aux nerfs relâchés une partie de leur ressort, & produit comme artificiellement ce que la nature fait beaucoup mieux & plus constamment par elle-même dans ceux qui jouissent d'une santé parfaite : il dissipe la disposition aux affections soporeuses qui est causée par le trop grand épaisissement des humeurs : il est utile aux tempéramens pituiteux, en corrigeant la froideur & la crudité des humeurs visqueuses : il rend à l'esprit sa gaieté, au corps son agilité, aux liquides leur légèreté, au suc nerveux sa subtilité : il facilite la transpiration : il fait évaporer les humidités superflues : il relève le ton d'un estomac refroidi & trop languissant, donne de l'activité aux digestions laborieuses : il soutient les Gens de Lettres dans leurs études, pourvu qu'ils n'aient pas déjà les nerfs attaqués.

On n'a que trop flatté la passion que la plupart des Hommes de Lettres ont pour le Caffé, en leur disant que cette liqueur réveille les esprits animaux, fait éclore les pen-

lées, & met de l'ordre, de la clarté, de la netteté dans les idées. Si l'on en croit les louangeurs éternels du Caffé, c'est à lui qu'on doit le développement du génie & les admirables productions qui sortent de la tête des savans; tels ouvrages, suivant eux, n'eussent jamais vu le jour sans l'usage familier de cette boisson. C'est elle encore qui donne de la véhémence aux Orateurs, de la force dans le discours, de l'élévation dans les pensées; qui dissipe l'engourdissement de l'imagination, qui ranime la mémoire prête à s'éteindre.

Mais qu'on ne s'y trompe pas, le Caffé ne procure point toujours également les bons effets qu'on lui attribue; il les produit plus sûrement en un tems qu'en un autre, par exemple, en hyver qu'en été; dans un tems froid & humide, plutôt que dans un tems chaud & sec; plus parfaitement à l'égard de certaines constitutions, qu'à l'égard des autres: aussi convient-il mieux aux tempéramens froids & mélancholiques, qu'aux sanguins; aux phlegmatiques, qu'aux bilieux; aux personnes grasses, qu'à celles qui sont maigres; aux gens sédentaires, qu'à ceux qui mènent une vie active & qui sont toujours en mouvement; à ceux qui s'adonnent aux travaux de l'esprit, qu'à ceux qui s'occupent aux exercices du corps; aux personnes sérieuses ou dominées par le chagrin, qu'à celles qui sont gaies & qui jouissent de toute la sérénité dont l'homme est capable.

Il paroît par ce que l'on vient de dire, que si la facilité des fonctions de l'ame est

relative à la constitution de nos organes; si le jeu de ceux-ci dépend de la qualité du sang, des humeurs & du fluide nerveux; si le bon état des parties liquides de notre corps & le ressort des solides dépendent de la qualité des alimens & de leur parfaite digestion; on peut assurer que le bon effet du Caffé dépend à son tour du plus ou du moins de disposition favorable qu'il trouve, soit dans notre individu & dans notre régime, soit dans la température de l'air que nous respirons, soit par rapport à nos passions & aux fonctions de notre état. Si donc le Caffé rencontre en nous, ou dans les circonstances auxquelles nous sommes exposés, des obstacles invincibles aux effets salutaires qu'il devoit produire, des dispositions qui en interdisent absolument l'usage; alors il change de nature à notre égard, toutes ses bonnes qualités disparoissent, & participant à notre dépravation naturelle, il aggrave certaines maladies ou les fait naître, redouble leurs accès, & les rend incurables. Tout au moins, s'il ne nous est pas profitable, il nous fera nuisible, parce que dans les cas posés il ne peut être indifférent.

De tout cela il s'ensuit évidemment qu'il importe d'avoir la plus grande circonspection dans l'usage du Caffé, à cause des effets funestes qu'il peut produire & qu'il ne produit que trop souvent. D'ailleurs, il y a beaucoup à rabattre sur les avantages qu'on lui attribue; pour quelques individus privilégiés à qui il ne fait ni bien ni mal, il y en a tant

d'autres dont il empoisonne les jours par un assemblage d'infirmités, que le parti le plus sûr est de renoncer à cette liqueur. Toute utile qu'elle puisse être à certains égards, il y a tant de circonstances critiques qu'il faut savoir démêler pour se conduire sagement, qu'on ne peut mettre en doute que l'habitude si répandue de prendre journellement du Caffé, ne soit un vrai abus, qui doit presque exclure ces fèves de la classe des choses qu'on peut employer comme remède en certaines occasions, à moins que les personnes sages ne veuillent consentir à consulter leur Médecin sur cet article, comme elles le font sur tant d'autres qui ne sont point aussi importants.

Je suis toujours l'Auteur du « Discours familier, » mais en me permettant de mêler quelquefois mes idées avec les siennes. Me voilà enfin parvenu à l'endroit où cet Ecrivain considère le Caffé comme nuisible, & je ne balance pas d'affurer, avec lui, qu'il est un poison lent à bien des égards, tantôt en vertu de ses qualités intrinsèques peu ménagées & mal appliquées, tantôt à raison de l'opposition formelle que certains tempéramens mettent à son usage.

On a déjà dit que les tempéramens auxquels le Caffé ne convient pas, sont les sanguins, en qui le sang excité par une trop grande effervescence, se porte violemment au cerveau; ceux qu'une bile ardente & allumée dispose aux insomnies, à l'inflammation; les colériques dont il augmente l'im-

pétuosité; ceux qui sont travaillés par de vives passions, qui se livrent à la mollesse & sont susceptibles de volupté; ceux qui sont éternés par un travail d'esprit long & opiniâtre; enfin, ceux qu'une imagination trop exaltée semble menacer d'accès de délire ou de folie.

Quant à ses qualités intrinsèques, le Caffé étant par lui-même irritant, échauffant & desiccatif, s'il trouve trop peu d'humidité dans le corps, il augmentera la sécheresse de sa constitution, l'érétisme des solides, la rigidité des fibres, l'épuisement de la lymphe. Dans un sang déjà desséché, il occasionnera peu à peu une inflammation générale. Dans tel sujet, il augmentera les obstructions déjà formées; dans celui-ci, il tarira la source des sucs nourriciers qui commençoient à éprouver quelque épuisement; dans celui-là, il irritera la poitrine & il y excitera une toux convulsive; ici, il causera des spasmes dangereux: là, il troublera les sécrétions: en un mot, rien n'est plus propre que lui à ouvrir la porte aux affections nerveuses.

Ce qui doit mettre une réserve bien grande dans l'usage du Caffé, c'est qu'il est tellement singulier dans ses effets, que les mauvais marchent à côté des bons, & que la ligne qui les sépare est quelquefois imperceptible. Il augmente la transpiration; mais il la pousse à tel excès pendant les chaleurs, qu'en occasionnant une trop grande évaporation des parties aqueuses, sulfureuses & sub-

tiles du sang, il en diminue la fluidité & le dispose aux engorgemens. Il ranime les esprits animaux, il facilite le travail des Gens de Lettres; mais il les met dans le cas de faire une dépense si ruineuse de ces mêmes esprits, qu'il leur fait souvent payer bien cher leur courte jouissance. Il relève le ton des nerfs & de l'estomac; mais il jette ces organes dans la crispation, sur-tout chez ceux qui, par l'inconduite de leur jeunesse en bien ou en mal, ont contracté une foiblesse habituelle dans le genre nerveux. Il augmente le ressort des parties solides; mais il nuit aux personnes qui sont tombées dans l'irritabilité par de grandes études ou de longues contentions: semblables à un arc qui se relâche & perd son ressort, parce qu'il a été trop tendu, ces parties perdent d'autant plus de leur élasticité, que l'usage habituel du Café en diminue journellement la force par la continuité de ses effets. Cette liqueur nuit encore à ceux en qui des digestions imparfaites & souvent réitérées ont formé des congestions de mauvais fucs dans les viscères, à moins qu'on n'ait auparavant détruit cette cause de maladie, & qu'on ait rétabli les organes dans leur état naturel. Elle nuit également à ceux dont la bile ardente est le germe des passions orageuses qui troublent la sérénité de l'esprit; à ceux dont la chaleur interne cause des concrétions dans les humeurs, en développe les principes acrimonieux, ou dessèche les parties solides con-

tre le vœu de la nature qui les voudroit souples & flexibles.

Dans les enfans, le Caffé épuise, pervertit les fucs nourriciers, & nuit ainsi aux progrès de la croissance. Dans la jeunesse, il peut agiter l'ame & réveiller des sensations d'autant plus dangereuses, que l'inexpérience de l'homme, dans ce printems de la vie, ne le rend que trop aisément esclave des sens. Dans l'âge mûr, où les soins de la fortune & l'embaras des affaires tiennent l'esprit toujours en haleine, il cause souvent de grandes insomnies, empêche conséquemment de réparer, par le repos de la nuit, les pertes occasionnées par les travaux du jour. Dans la vieillesse, il augmente quelquefois la consommation de la rosée gélatineuse qui éloigne le dessèchement; & il précipite l'extinction de la chaleur naturelle à force de la réveiller. Il peut donc nuire à tout âge, & n'est proprement nécessaire à aucun.

Mais consultons l'expérience, qui en ce genre est le guide le plus sûr, & voyons quelles preuves on peut en tirer en faveur ou au désavantage du Caffé. Si l'on considère le monde depuis la durée de son existence, n'est-on pas en droit de demander si les hommes vivoient moins, lorsqu'ils ignoroient l'usage de cette liqueur? S'ils étoient moins robustes? Si depuis que cet usage est devenu familier, ils ont trouvé le secret de prolonger leurs jours? S'ils sont plus exempts d'infirmités? On voit au contraire que depuis l'in-

vention du Caffé, & sur-tout depuis que les nations de l'Europe en abusent, l'espèce humaine va en dépérissant dans cette partie du globe; que la force des générations passées étoit déjà languissante; que celle des générations présentes l'est encore plus, & que le peu de vigueur de leur consistance présage ouvertement la détérioration future du tempérament de nos neveux.

Partageons le genre humain en deux classes, les preneurs de Caffé, & ceux qui n'en font point usage. Celle-ci n'est guère nombreuse dans notre Province, pendant que celle-là est on ne peut plus étendue par l'accroissement qu'elle a pris depuis le milieu de ce siècle. La première est composée de gens au-dessus du commun, de ceux qui le plus souvent joignent les lumières de l'esprit à une éducation cultivée; & l'on remarque que les maux de nerfs qui règnent parmi eux, font partie de l'apanage malade que leurs pères leur ont transmis & qu'ils ont augmenté par un régime contraire à leur foible constitution. Mais comme cette classe s'est renforcée par le plus grand nombre des bourgeois, par une foule d'artisans, par les gens de la lie du peuple, par une multitude considérable de cultivateurs & d'autres habitans de la campagne, les maladies nerveuses se sont répandues dans toutes ces conditions. Il n'est pas jusqu'aux femmes du plus bas étage qui ne soient attaquées de vapeurs par l'abus qu'elles font du Caffé, & l'on

est presque tenté de rire en les voyant jouer le rôle des vaporeuses sous les haillons che-tifs qui les couvrent. Les hommes ne sont point exempts de ces attaques nerveuses; il ne manqueroit à la plupart d'entr'eux que d'être mis dans un lit, la tête en cornette, pour tromper les spectateurs qui les croiroient femmes, tant ils leur ressemblent par leurs grimaces minaudières. Lorsque nos livres de Médecine étoient annoncés sous le titre de " Traité de vapeurs, " il ne s'agissoit ci-de-vant que du traitement de celles des fem-mes; aujourd'hui on ne rempliroit sa tâche qu'à demi, si l'Ouvrage n'étoit point inti-tulé: " Traité des vapeurs des deux sexes, " & si l'on n'y prenoit point en considération la cure qui convient à l'un & à l'autre.

Ceux qui ignorent l'usage du Caffé ou qui savent s'en passer, ne sont guère ex-posés à cette foule de symptômes que les maladies nerveuses entraînent après elles. Forts & robustes, ils sont en état de sup-porter le travail du corps & de se plonger dans les méditations les plus contentieuses; sains de corps & d'esprit, ils ne connoissent d'autres maladies que celles qui dépendent de la misérable condition de notre nature, & qu'il n'est pas donné à l'homme d'éviter, malgré le régime le plus circonspect; vi-goureux dans le plein de l'âge, ils voient arriver la vieillesse sans s'appercevoir du poids des années, sans même éprouver les maux qui sont le partage ordinaire de celle

dont on a épuisé les ressources par anticipation. L'abus du Caffé contribue non seulement à la perte de cette vigueur qui est la compagne inséparable de la bonne fanté ; il contribue encore à procurer à ses partisans une vieillesse prématurée, puisqu'il précipite le desséchement des parties solides, & que c'est de lui que viennent les infirmités qui en sont les suites nécessaires.

S'il n'est pas toujours vrai que ceux qui s'abstiennent de Caffé soient dans l'état qu'on vient de peindre, il est presque démontré par l'expérience que les amateurs passionnés de cette liqueur sont délicats, infirmes, sujets au tremblement, aux maladies nerveuses, aux embarras du bas-ventre : donc si le Caffé ne détruit pas en nous les principes de la vie, il y consume peu à peu ceux de la vigueur, & en attaquant les esprits animaux, la substance même des nerfs, il rend inutiles à la société ceux qui en devroient être le soutien & l'appui. En effet, si l'on permettoit aux soldats de s'énerver par cet agréable breuvage, auroient-ils la force de supporter le poids de leurs armes ou la fatigue des exercices & des marches ? Quels secours la patrie pourroit-elle tirer de pareilles troupes, qui ne seroient propres qu'à se livrer à la discrétion de l'ennemi & à devenir la proie du vainqueur ?

Si le corps des artisans & de tous ceux qui exercent des professions laborieuses n'étoit de même composé que de délicats ac-

coutumés au Caffé, on verroit bientôt languir les arts, & les ateliers convertis en autant d'espèces d'hôpitaux. Il faudroit inventer de nouveaux moyens de subsistance sans fatigue, se procurer les commodités de la vie sans se déplacer, & priver ainsi le public des secours nécessaires qu'il attend de cette classe de citoyens.

Si dans l'état religieux, dont les exercices exigent autant de santé que de courage, on adoptoit généralement l'usage de cette liqueur, la plupart des sujets qui le composent, subjugués par l'habitude dont on se défait si difficilement, se rendroient incapables des jeûnes & des autres austérités qui se pratiquent dans les cloîtres; il faudroit adoucir les règles monastiques, & multiplier les infirmeries dans les couvents.

Si les Gens de Lettres, si les hommes de génie, les beaux esprits, usoient indifféremment de Caffé dans l'espérance d'animer & de faciliter leurs productions, ils ne tarderoient pas à s'appercevoir que c'est aux dépens du corps qu'ils sont venus à bout de mettre au jour ces pensées brillantes qui flattent leur amour propre. Si la classe des devots que le Caffé illumine, & dont il excite les vifs élancemens, les pieuses familles, a recours trop fréquemment à ce don du Créateur pour se spiritualiser, il arrivera que les humeurs dénaturées, par la répétition de l'effervescence qu'on y produit, ne pourront plus suffire à l'entretien des fonc-

tions de l'économie animale. Des attaques d'hypochondrie ébranleront toute la machine, le corps tombera dans l'affaissement, & l'esprit dans cette imbécillité humiliante qui amène après elle la petitesse de sentimens & de manières.

Les gens oisifs qui cherchent un agréable passe-tems dans le Caffé, qui vont se récréer dans les maisons, où on le vend, par le plaisir d'une conversation enjouée, qui s'y égaient aux dépens d'autrui par des propos licentieux ou médisans, doivent se méfier de cette liqueur, s'ils ont l'esprit alerte & bouillant. Elle fait quelquefois dégénérer en disputes vives & opiniâtres des conversations où l'on ne s'étoit engagé que par amusement; car comme elle subtilise les idées, elle fait naître la confiance en ses propres lumières & l'attachement à son propre sens; ce qui porte souvent les hommes de cette trempe à finir leur controverse par se quereller.

Ce détail fait assez voir que la somme des maux que le Caffé cause, l'emporte sur celle des avantages qu'il procure; mais ne faut-il pas encore la plus grande circonspection dans son usage, pour réaliser ces avantages que les plus petites fautes rendent toujours incertains? Les qualités bienfaisantes de cette boisson nous font illusion dans bien des circonstances & nous cachent le précipice; ce sont des apparences trompeuses qui nous replongent ensuite plus avant dans

le sentiment de nos misères. On croit dissiper la pesanteur de tête, mais on se jette dans le tremblement & les vapeurs; on augmente pendant quelque tems ses sensations, mais on en détruit peu à peu le principe; on s'imagine avoir trouvé le secret de guérir ses maladies, mais on en perpétue la source au point de les rendre incurables.

Rien n'est donc plus juste que de conclure & plus important que de se persuader que l'usage habituel & trop familier du Caffé nuit à la majeure partie des hommes. Chez les uns, il énerve le corps, il affoiblit l'esprit qu'il rend à la longue incapable de toute application; chez les autres, il émouffe le sentiment, rend l'ame paresseuse & inhabile aux actes naturels de la vie intérieure; chez ceux-ci, après avoir ranimé l'esprit pendant quelques années aux dépens des fonctions animales, il rend enfin le corps hypochondriaque, les facultés languissantes, l'ame trop dépendante de son enveloppe; chez ceux-là, il devient une source féconde de maladies; il consume & détruit insensiblement la force de leurs organes toujours agités, en pervertit le mécanisme, ouvre la porte aux maux de nerfs, à l'apoplexie, à la paralysie, aux convulsions. Tristes exemples qui devroient apprendre à ceux qui sont sages, à ne point sacrifier leurs plus chers intérêts à la légère satisfaction qui se trouve dans l'habitude de ce qui n'est pour l'homme qu'un agréable poison.

Je ne crois pas qu'on puisse me reprocher d'avoir précipité mon jugement, & de m'être attaché, sans raison, à rendre ou à développer les sentimens de l'Auteur que j'ai pris pour guide depuis que j'en ai fait l'aveu. Si j'ai laissé en arriere ses expressions les plus fortes & les plus tranchantes, ce n'est pas que je les aie trouvé déplacées; mais comme mon unique objet étoit de convaincre le public du tort qu'il se fait par l'abus du Caffé, j'ai passé sur les termes qui auroient pu indisposer contre moi la portion de ce public, qui toute respectable & exemplaire qu'elle soit, n'est pas toujours la moins inclinée à se piquer, lorsqu'on lui met sous les yeux la vérité sans déguisement.

Après avoir examiné la question du côté du bien ou du mal que l'usage habituel du Caffé peut faire à la santé de ses partisans, passons au second membre de cette question, & voyons si le même usage peut se concilier avec les intérêts de l'État dans les Provinces Beligiques.

Certains Auteurs ont entrepris de prouver que l'habitude de prendre journellement & abondamment du Caffé, rendoit les hommes & les femmes inhabiles à la génération. M. de Saint Yon présida en 1695, dans les Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris, à une These qui portoit en titre :  
 « An ab immoderato potu decocti Caffé  
 » sterilitas ? » L'usage immodéré du Caffé contribue-t-il à la stérilité ? Et sa conclusion fut

fut affirmative. On sera cependant d'un tout autre sentiment, si l'on fait attention que la plupart des pays de l'Europe ne sont pas moins peuplés aujourd'hui qu'ils l'étoient avant que cette liqueur s'y fût introduite. On a beau citer des traits répandus dans les livres d'Histoire, pour prouver que le Caffé n'a que trop souvent privé les hommes de la faculté de concourir à la reproduction de leurs semblables; ces traits ne sont autre chose que des anecdotes imaginées par de mauvais plaisans. Telle est celle qu'on rapporte au sujet de l'impuissance de Mahmud Kasnin, Roi de Perse. Ce Prince, grand preneur de Caffé, étoit de la constitution la plus froide. Sa femme vivement persuadée que cette liqueur en étoit la cause, voyant un jour de sa fenêtre un cheval entier qu'on alloit priver des marques les plus caractéristiques de son sexe, dit à ceux qui conduisoient cet animal, qu'ils pouvoient se dispenser de lui faire souffrir une opération aussi cruelle, puisqu'en lui donnant du Caffé, on pourroit le rendre plus énervé que le Roi.

Quoique l'expérience soit contraire à l'opinion de ceux qui ont accusé le Caffé de jeter les hommes & les femmes dans la stérilité, il n'est pas moins vrai que ce breuvage contribue à la dépopulation, mais c'est en affoiblissant les mères, & plus encore les enfans qu'elles mettent au monde. Des filles qui dépérissent par les vapeurs qui les tourmentent, que les pertes blanches plongent

dans la langueur en consumant les déplorablestes restes de leurs forces, croient trouver dans le mariage un remède à de si grands maux, & ne discontinuent point l'usage du Caffé qui en est la cause. Elles deviennent grosses; la pâleur acheve de défigurer leur visage que tout l'art imposteur de la toilette réussit à peine à rajeunir; le corps perd le peu d'embonpoint qui lui étoit demeuré, & s'exténue sensiblement par le dégoût qui augmente de jour en jour la répugnance pour la nourriture; l'esprit agité par le trouble des passions qui portent au chagrin, n'en est que plus travaillé, lorsque la crainte de l'avenir affecte encore l'imagination: en un mot, le tems de la grossesse est un long martyre qui vient mettre le comble au dépérissement dont elles étoient déjà menacées avant les noces. Les momens de joie passagère qui avoient répandu une ombre de sérénité sur les premières semaines de l'union conjugale, ne sont point remplacés par la joie plus durable que devoit occasionner l'approche des couches, ainsi que l'attente d'un héritier après lequel il est si naturel d'aspirer. Le travail de l'accouchement se déclare & l'on tremble, parce que la sensibilité dépendante de la foiblesse des nerfs redouble bientôt les accès de vapeurs, amène le spasme, quelquefois la convulsion, & prolonge ainsi la durée des efforts que la femme fait d'autant plus inutilement par intervalle, qu'elle y trouve un obstacle de la part des agens qui

doivent les terminer. Comme dans cet état l'accouchement est nécessairement laborieux, le calme qui suit les attaques nerveuses ne donne pas toujours plus d'efficacité aux moyens qu'on emploie pour le conduire à sa fin. La femme n'a plus la vigueur convenable pour aider la nature dans les circonstances favorables qui se présentent; & delà il arrive que l'enfant foible lui-même, d'ailleurs mal nourri, trouve souvent la mort aux portes de la vie, ou naît sans laisser beaucoup d'espérance qu'il jouisse long-tems de la lumière. D'autres maux viennent troubler le tems des couches qui se passe dans de nouvelles craintes. On plaint la femme d'avoir acheté la maternité à si haut prix; & si le fruit qu'elle a donné subsiste encore, on s'attriste de voir qu'il ne soit qu'un avorton que les plus grands soins auront peine à fortifier.

Je suis éloigné de penser que tel soit toujours le rôle de la grossesse & des couches chez les mères de petite complexion, même chez celles qui sont valétudinaires par tempérament; on voit les unes & les autres mettre au monde des enfans bien portans, parce qu'ils sont nourris de bons sucs, & qu'un régime déplacé n'en a point altéré la consistance naturelle. Mais les femmes qui abîment leur santé par l'abus du Café, rendent tout-à-la-fois & les liquides vicieux & les solides foibles & éternés. Dans cet état, elles ne peuvent guère contribuer à la popu-

lation , parce que l'extrême sensibilité nerveuse dans laquelle elles se jettent par l'usage habituel de cette liqueur , est un obstacle à la durée de la fécondité , & un plus grand encore , soit à la conservation du produit de la conception , soit au prolongement de l'existence du peu d'enfans qu'elles mettent au monde. Tout au moins , s'ils vivent ces enfans , ils n'ont point cette constitution vigoureuse qui auroit donné l'espérance de les voir un jour utilement employés au service de la Patrie.

L'Europe est pleine d'enfans foibles , & jamais on n'a tant écrit sur les moyens qui peuvent les rendre plus forts : preuve certaine de la persuasion où l'on est qu'il est tems de veiller de plus près à la restauration de l'espèce humaine qui se dégrade. Au milieu des Auteurs dont la plume s'est exercée sur cette matière , on remarque le Citoyen de Genève qui a imaginé , ou plutôt renouvelé , une méthode d'affermir la constitution des enfans , en exposant leur corps à toutes les vicissitudes de l'air par la légèreté des habillemens , par la nudité de la tête : les lotions ou les bains d'eau froide , sont encore employés à cet effet. Semblables aux Athéniens nous ne voudrions que des enfans forts & vigoureux , mais nous ne songeons point , comme eux , à éloigner des mères tout ce qui peut altérer la bonté du tempérament. Plus ressemblans aux Spartiates qui vouloient que les anciens de chaque tribu

visitassent les enfans nouveaux nés , & fissent périr ceux qui étoient mal-sains & mal constitués , nous exposons au danger de mourir les enfans languissans & maladifs , parce que dans l'emploi des moyens accrédités par le système d'éducation physique à la Jean-Jacques , nous ne distinguons point assez ceux à qui ils peuvent être nuisibles. La méthode est bonne en elle-même , mais il faut que ses vues soient bien dirigées ; sans cela , on risque de diminuer le nombre des enfans par une mort prématurée , ou de multiplier les infirmités du premier âge.

On a beau s'occuper des moyens qu'on croit propres à mettre dans l'enfance le germe de cette force qui doit donner à la nation des hommes robustes & d'une santé inaltérable par les intempéries de l'air. On n'atteindra point à ce but intéressant , & les soins qu'on prend feront pour la plupart du tems inutiles , tandis qu'on ne songera pas à rendre les mères plus saines & plus vigoureuses par la réforme des abus qui dégradent leur constitution. Que peut-on attendre de ces femmes qui vivent dans la mollesse & dans l'inaction , & dont le mauvais régime diminue encore la santé ? Des descendans d'autant plus misérables du côté de la force de leur tempérament , que les pères n'ont souvent porté dans le lit nuptial que les restes languissans d'une jeunesse énermée par la débauche.

Ce que je dis ici , doit être appliqué à

toutes les conditions. Il est vrai que l'exercice & la frugalité entretiennent la vigueur de la classe inférieure du peuple ; mais elle est à la veille de perdre ce précieux avantage par l'abus du Café , infiniment plus grand dans cette classe que parmi les gens aisés ou opulens. J'ai déjà parlé de l'état déplorable dans lequel se jette la portion des citoyens qui doivent gagner la vie à la sueur de leur front ; & pour le peu que cet état empire par la continuation de l'abus qui ne peut que le rendre plus funeste encore , les femmes du peuple ne donneront que des enfans délicats , incapables plus tard de supporter le poids du travail ou de servir le Souverain dans ses armées. Si même ces enfans , à l'imitation de ceux à qui ils doivent la vie , se livrent à l'usage habituel d'une boisson irritante qui détruit insensiblement le ressort des fibres , ils deviendront si foibles & si mous , que nos ateliers manqueront de bras , & la patrie de soldats d'un courage assez mâle pour prendre le parti de sa défense. Quelle affreuse perspective ! Nos Provinces ne seront plus alors peuplées que de sujets inutiles qui leur deviendront à charge , parce qu'ils n'auront d'autre ressource que dans la mendicité.

Laissons pour un moment l'énumération des effets que produit l'abus du Café , relativement à la délicatesse dont il menace tant d'individus , & voyons si le même abus n'a point d'influence sur la difficulté qu'ont au-

jourd'hui la plupart des mères à allaiter leurs enfans. La nature leur en a fait un devoir, & toutes les considérations physiques, morales & politiques se réunissent à exiger d'elles de le remplir. Il n'est cependant que trop commun de voir une infinité de femmes, non seulement dans les classes les plus distinguées de la société, mais encore dans la classe moyenne, qui manquent de lait après leurs couches, & qui, malgré leurs desirs & toute leur tendresse pour le fruit de leurs entrailles, ne peuvent se charger elles-mêmes du nourrisage. Il semble que la Nature leur ayant donné des mammelles, comme aux paysannes, elles devroient avoir du lait pour s'acquitter de toutes les fonctions de mères. Aussi se plaignent-elles d'autant plus amèrement de cette privation, qu'elles sentent combien est barbare la coutume d'abandonner leurs enfans au moment de leur naissance, pour les mettre entre les mains des nourrices mercénaires. Mais quelle est la cause de ce manquement de lait? Je ne voudrois pas l'attribuer uniquement au Café dont le sexe fait un usage si abusif; je suis cependant tenté de croire qu'il y contribue. Des femmes qui font passer journellement dans leur sang des principes acrimonieux, dont la masse est augmentée par un régime échauffant à bien d'autres égards; des femmes abîmées par des pertes blanches qui les jettent dans un tel dépérissement des forces, qu'elles ont peine à supporter le moindre exercice

sans en être excédées ; des femmes sujettes aux affections nerveuses qui supposent beaucoup de délicatesse dans le tissu des parties, & par une suite nécessaire, plus de dérangement encore dans les sécrétions ; de telles femmes sont-elles en état d'avoir du lait ou d'en avoir assez pour nourrir leurs enfans ? L'expérience prouve que non.

Mais on dira que les femmes du peuple, celles de la campagne, allaitent leurs enfans, quoiqu'elles prennent assez habituellement du Café, & plusieurs même avec peu de modération. Cela est vrai, parce que l'abus n'est point de vieille date, & que le méchanisme n'est point encore dérangé chez elles au point de troubler l'ordre des fonctions qui préside à la séparation des humeurs dans leurs couloirs respectifs. Si l'usage pernicieux du Café continue à s'étendre dans la classe inférieure des habitans des villes & parmi les villageois, il est cependant bien à craindre que les femmes de l'une & de l'autre de ces conditions ne se trouvent enfin dans la dure nécessité d'élever leurs enfans sans lait. Quelle nourriture alors pourra remplacer celle que ces innocentes créatures attendent de leurs mères ? Des bouillies mal-saines, des panades épaisses, du lait de vache donné sans discrétion, voilà toutes les ressources qu'on emploiera pour satisfaire les besoins que ces frêles machines ne peuvent déclarer que par leurs cris. Ce régime si contraire à la constitution des nouveaux-nés dé-

rangera l'ordre des digestions qu'il pervertira, ne produira que de mauvais fucs, fuffitera des engouemens & des obstructions, deviendra la caufe formelle des coliques & des attaques convulfives qui enlèvent tous les jours tant d'enfans.

Pour le peu que l'abus du Caffé augmente parmi les femmes du peuple & de la campagne, il n'est point douteux que le nombre des mères nourrices diminuera parmi elles, que les mauvais alimens qu'on fubftituera au lait maternel feront périr beaucoup d'enfans, & que la population en fouffrira un échec qu'il eft autant néceffaire de prévoir que d'arrêter. J'ai déjà parlé de la paffion outrée des habitans des villes pour le Caffé, & la preuve qu'elle gagne dans les villages, c'est que dans la plupart on voit, avec étonnement, des maifons destinées à vendre publiquement cette liqueur toute préparée. Ce font de vrais Caffés, & pour que rien n'y manque, on y trouve encore du punch & des roffolis de différentes espèces.

Il eft vrai que les mères dans la claffe inférieure du peuple des villes, & celles qui font le moins à l'aife dans les villages, ne font point réduites jufqu'ici à fe voir fans lait après leurs couches. Ce mal physique & politique ne nous menace que de loin, parce que l'exercice, le travail, la frugalité des repas, le régime végétal, arrêtent & corrigent la tendance des humeurs à la dépravation, le dérangement de leur fécrétion, &

ne laissent d'autre empire au Caffé que celui qu'il a sur les parties nerveuses, dont la délicatesse augmentée par degrés finit par cette mobilité malade, qui est le prélude du dépérissement des forces.

Après avoir examiné les suites fâcheuses de l'abus du Caffé relativement aux enfans qui naissent de pères & de mères affoiblis par cette boisson; après avoir fait sentir combien on doit craindre que les générations futures ne soient composées d'une infinité de sujets incapables d'employer ses bras au service de la société & de l'Etat; attachons-nous à ce qui regarde les Gens de Lettres & généralement tous ceux qui s'occupent du travail de l'esprit. L'usage habituel du Caffé les expose à tomber dans cette inutilité défolante qui est si contraire à leur goût pour l'application. Pleins de zèle pour s'acquitter des devoirs de la profession qu'ils ont embrassée, pleins de dispositions pour enrichir le public de fruits inestimables de leurs talens, ils se voient arrêtés au milieu de leur brillante carrière par des vertiges, des étourdissemens, des tremblemens de mains, des terreurs paniques, des accès de mélancholie; & ils ne se doutent pas que c'est à l'abus du Caffé qu'ils doivent attribuer tous ces maux. Ils se trouvent bien d'abord de prendre cette liqueur qui semble vivifier leur esprit; mais dupes du remède séduisant qui devient poison par la continuité de l'usage, ils ne s'apperçoivent du tort qu'il leur fait,

que lorsque le trouble est parvenu jusqu'à ébranler l'imagination & la jeter dans les prestiges de l'hypochondrie. Je ne crains point de me soumettre au jugement des personnes qui ont été les victimes de leur goût pour le Caffé; je les prie d'être sincères; à cette condition qu'elles parlent & qu'elles disent si les symptômes avant-coureurs, dont je viens de faire l'énumération, n'ont point commencé à se déclarer avant même qu'elles soupçonnassent que cette liqueur en étoit la cause.

La perte ou l'inutilité des sujets qui sont faits pour servir l'État, chacun dans le genre de fonctions auxquelles la Providence les destine, est assurément le plus grand des maux politiques; mais l'excès de la dépense que le Caffé occasionne, sur-tout dans nos Provinces, en est un qui mérite bien de l'attention, à cause du vuide énorme qu'il fait dans le numéraire que les revenus des habitans ou leur industrie y font circuler. Si je jette un coup d'œil sur ce qui se passe dans le conseil des Maîtres de la terre, j'y vois cependant beaucoup d'indifférence sur l'importation de ces fèves étrangères dans les pays soumis à leur empire. Quoique les droits modiques qu'on lève sur l'entrée de cette marchandise presque toujours inutile ou nuisible à leurs sujets, ne soient rien en comparaison de l'immense exportation d'argent qui augmente d'une année à autre; quoique le sucre, dont la consommation est

devenue si considérable par la nécessité d'en affaïsonner le Caffé, soit une cause accessoire qui fait monter cette exportation encore plus haut; le silence des Financiers me donne lieu de croire que les sommes qu'on emploie à l'achat de ces deux productions, toutes grandes qu'elles soient, ne portent point autant de préjudice aux intérêts des Souverains que certains spéculateurs ont voulu le dire. Ils conviennent que les puissances qui cherchent à encourager le commerce de leurs colonies, doivent protéger celui du Caffé dans leurs états d'Europe; mais ils pensent différemment à notre égard, puisque nous n'avons point de correspondance immédiate avec les habitans des pays qui produisent le Caffé. Ils ajoutent même qu'en donnant notre argent à nos voisins en troc de ces fèves si recherchées aujourd'hui, nous le donnons pour les trois quarts du tems en pure perte, à raison du tort sensible qu'elles font à la santé du peuple qui en tire sa principale boisson. Le politique Raynal évalue l'exportation du seul Caffé Moka à douze millions, cinq cens cinquante mille livres pesant. C'est ainsi qu'il en parle dans son Histoire des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes. Suivant lui, les compagnies de la partie du monde que nous habitons, entrent dans ces achats pour le poids d'un million & demi de livres à seize ou dix-sept sols chacune, parce que les Caffés qu'elles enlèvent sont les mieux

choisis. Mais si l'on ajoute à cela la prodigieuse quantité de Caffé Java, Surinam, Bourbon & de la Martinique qui entre annuellement en Europe, il est facile de concevoir que le total qu'on y consomme doit être immense. J'ai fixé à cent mille livres par an le Caffé qui se débite dans la ville de Mons par petit poids, & ma supposition est si peu exagérée, qu'il n'est personne qui ne la fasse monter beaucoup plus haut; encore n'ai-je point compté le Caffé de provision des particuliers, non plus que celui qu'on emploie dans les maisons ouvertes où le public va boire la liqueur qu'on en tire. Que doit-on penser maintenant de la consommation qui se fait dans toute l'étendue des Provinces Beligiques? Elle touche presque à l'infini, puisque celle d'un petit coin est si grande, & qu'on trouve par-tout le même goût, la même passion pour le Caffé.

On a vu dans les papiers publics que plusieurs Princes d'Allemagne avoient ouvert les yeux sur le dommage physique & politique que le Caffé causoit à leurs Etats. Les uns en ont absolument interdit l'entrée; les autres l'ont mise à si haut prix, & encore avec de telles conditions dans la vente de cette marchandise, qu'il n'est guère possible que la classe inférieure du peuple puisse continuer l'usage abusif de la liqueur qu'on prépare avec les fèves de Caffé. Les pays où ces ordonnances ont été portées, sont principalement ceux où la bière est la boisson

ordinaire de la plus grande partie des Sujets. On a vu que leur passion pour le Caffé étoit montée à un tel point, qu'elle nuisoit sensiblement à leur santé; qu'elle menaçoit l'Etat de n'avoir bientôt que des hommes foibles pour le servir; que la coutume qui s'étoit introduite par une fausse économie, autant que par le goût, avoit enfin déterminé le peuple à remplacer la bière par l'abondance de Caffé qu'il prenoit après ses repas; & que par cet endroit la perception des impôts souffroit un échec infiniment préjudiciable aux intérêts des administrations. Si l'on joint à tout cela la sortie du numéraire que l'abus du Caffé occasionne dans tous les pays, on y trouvera une raison de plus en faveur des édits que différens Souverains ont fait publier. Le Roi de Prusse évalue à la somme de sept ou huit cens mille rixdalers l'argent qui s'exporte annuellement de ses Etats pour l'achat du Caffé; à quatre livres dix sols de France le rixdaler, voilà presque trois millions cinq cens mille, ou quatre millions de nos livres.

Les habitans des Provinces Beligues n'ont pas moins de fureur pour le Caffé. Les classes moyenne & inférieure du peuple sont remplies de gens qui ont renoncé à la bière dans leurs repas, & qui lui substituent une chauderonnée de décoction de ces fèves étrangères, que leur famille altérée attend avec la plus grande impatience. Dans la ville de Mons, où j'écris, le Thé & le

Caffé ont fait tellement baiffer la perception des impôts sur la bière, que la somme de trois cens mille livres à laquelle ils montoient ci-devant chaque année, est maintenant réduite à moins de cent mille. Qu'on voie, d'après cet exemple, si les Officiers municipaux peuvent aisément faire face aux différentes dépenses que demandent les parties dépendantes de leur administration.

Il me paroît inutile de pousser plus loin l'examen de la Question proposée, puisqu'il est clair que l'abus qu'on fait du Caffé, procure aux hommes tous les maux dont je l'ai rendu coupable, & qu'il porte dans nos Provinces, un préjudice sensible aux intérêts du Souverain, ainsi qu'à ceux des villes, qui ont peine à remplir les charges auxquelles elles sont soumises. On ne sauroit donc trop inculquer aux personnes de toute condition, & notamment au peuple, la nécessité de la réforme. Qu'on s'abstienne de Caffé; c'est le parti le plus sage: qu'on n'en use qu'avec beaucoup de modération dans le besoin: c'est une condition sans laquelle il nuit: qu'on ne croie pas que s'il fait du bien, il ne peut à la longue faire du mal; c'est une erreur: qu'on ne se rende pas esclave de son goût & de l'habitude; se laisser dominer par le premier, c'est fantaisie, par la seconde, c'est foiblesse.

F I N.



P E R M I S S I O N .

L'Impression en est permise.

Mons , le 14 Avril , 1781.

A. P E P I N .

le départ, et s'en donner  
rs, pour chaque change-  
ticulier à résoudre. Mais  
de simples questions de  
en peut être limité, nous  
occupons-nous maintenant

précédentes, ou droites et  
eurs branches, ou enfin

et simple qui s'appuie sur  
aison et le point de départ:  
droite qui ait l'inclinaison  
u haut du talus, sera l'un  
an supérieur devront être  
fait, le reste se détermi-  
n remarquera cependant  
d'avoir l'inclinaison des  
au talus donné, afin qu'il  
mplir le même office que

e composée de plusieurs  
space nécessaire pour être  
et 70) doit alors s'appuyer  
elonque, ou parallèles et  
à la largeur de la rampe.  
nous l'avons indiqué plus  
tre les diverses branches  
liers s'appuient aux talus

ons, ne peut être courbe  
tant qu'elle monte le long  
reste, est analogue à celle  
t, parce qu'on trace les  
e la surface comme plane,  
y occuper la rampe.  
er lieu à un grand nombre  
nt le point de départ et le

point d

les direc

arriver

autre, a

un seul

le plan

par le p

comme

par cons

premier

un palli

tourner

d'aillieur

175. 1

de la mo

en débla

montent

qu'au pla

lequel s

qui n'offr

176. 1

partie en

il faut a

constru

tons, il

point qu

Quelq

rieur de

sur le ter

manière

courbur

dans less

fait souv

qu'on ol

rampe, co

On fait a

les ramp

avantag

trants o

